

2023

## Nnuba 0h47min/couleur. Réalisatrice : Sonia At Qasi-Kessi

Farida Aït Ferroukh  
*INALCO, Paris, France*

Follow this and additional works at: <https://scholarship.claremont.edu/jas>

 Part of the [Indigenous Studies Commons](#), [Other Film and Media Studies Commons](#), [Other Sociology Commons](#), and the [Race and Ethnicity Commons](#)

---

### Recommended Citation

APA Citation: Aït Ferroukh, F. (2023). Nnuba 0h47min/couleur. Réalisatrice : Sonia At Qasi-Kessi. *Journal of Amazigh Studies*, 1(1). <https://doi.org/10.5642/jas.APSL5975>

MLA Citation: Aït Ferroukh, Farida. "Nnuba 0h47min/couleur. Réalisatrice : Sonia At Qasi-Kessi." 1, 1 (2023). doi:10.5642/jas.APSL5975.

This Film Review is brought to you for free and open access by the Current Journals at Scholarship @ Claremont. It has been accepted for inclusion in Journal of Amazigh Studies by an authorized editor of Scholarship @ Claremont. For more information, please contact [scholarship@cuc.claremont.edu](mailto:scholarship@cuc.claremont.edu).



## ***Nnuba* 0h47min/couleur. Réalisatrice : Sonia At Qasi-Kessi, Algérie, 2019.**

*Nnuba* qui signifie « à tour de rôle » est un documentaire unilingue<sup>1</sup> qui traite d'un sujet peu abordé, à savoir les activités paysannes des femmes kabyles, en nous introduisant d'emblée dans un univers exclusivement féminin. Il y est question de pâturage et de cheptel ovin, de ramassage d'olives, de fauchage et de débroussaillage.

La première scène s'ouvre sur un personnage se plaignant de l'espace qui se réduit comme une peau de chagrin en raison de l'aménagement d'un cimetière et d'un stade et autres clôtures imposées par les propriétaires de terrains limitrophes. On se serait attendu au fur et à mesure que se succèdent les images, qui ne parlent pas d'elles-mêmes, à découvrir en quoi consiste précisément cette activité de *nnuba*. Seulement, on sort du film comme on y est entré, sans aucun éclairage : les femmes défilent à l'écran, une par une ou en tandem comme on le voit au début du documentaire. Le spectateur ignore leur prénom, sauf pour l'une d'entre elles qui s'appelle « Nora ». À l'exception de deux brefs moments, le propos du documentaire ne porte étonnamment pas sur cette activité pastorale dont l'appellation est, rappelons-le, retenue comme titre. La réalisatrice fait réciter aux bergères des poèmes dans la majeure partie du documentaire sur fond de belles prises de vue de la nature verdoyante kabyle.

À partir de la 16ème minute, on assiste à une autre activité, le séculaire ramassage des olives qui sera suivi d'une séquence montrant une brebis et son petit au bercail à laquelle succède une autre séquence (à l'extérieur) : le fauchage. Sur un fond sonore de tondeuse, apparaît une dame qui, très spontanément, évoque certains épisodes personnels avec fraîcheur et aplomb, avant d'orienter son propos vers le thème de la guerre. C'est de loin, le personnage le plus intéressant du film. Mais l'attention se déplace derechef vers l'activité dédiée à l'huile d'olive : gros plans sur le moulin à huile, les scourtins vidés, puis remplis, la cuve nettoyée... sous le contrôle total des femmes. Un nouveau personnage entre en scène, qui, celui-ci, est nommé : Ounissa. Cette dernière dit avoir cessé de se livrer à l'activité appelée *nnuba*. C'est enfin l'occasion de lui faire aborder le sujet. Mais il n'en est rien. Comme les autres femmes de ce documentaire, elle est invitée à réciter des poèmes relatifs à l'exil. Ce parti pris de la réalisatrice est regrettable.

S'ensuit une dernière séquence de débroussaillage du cimetière, ponctuée de chants, qui suscite une kyrielle de questions : pourquoi cette tâche, dévolue aux hommes partout en Kabylie, est-elle prise en charge par des femmes dans ce village ? S'agit-il des seules bergères ? Ou bien sont-elles aidées par d'autres villageoises ? Cette tâche est-elle dévolue à la gent féminine dans cette région (ou dans ce village) ? Ou est-ce exceptionnel ? Ces femmes le font-elles ponctuellement (ou épisodiquement) pour nourrir leurs brebis ? Le film s'achève sur le retour du cimetière, en groupe, sur un générique de fin, duquel jaillit une improvisation féminine extérieure qui dénote par rapport aux chants de femmes entendus auparavant.

Consacré à une besogne pastorale dont on ignore tout, le documentaire nous laisse sur notre faim, ce qui soulève de multiples interrogations. S'agit-il d'une vieille tradition tombée en désuétude et remise à l'ordre du jour par une poignée de femmes ? Ou bien est-elle une nouveauté propre à une région donnée ? Ou alors est-ce une spécificité ancestrale qui tente de se maintenir ? Est-ce une tradition villageoise ? Ou (micro-)locale ? À cela s'ajoute une dédicace dans le générique de fin qui interpelle « à la mémoire de Zahra Taamarats, ma grand-mère ». Cette dernière était-elle bergère ? Pratiquait-elle *nnuba* ? Cette dédicace est suivie de la phrase suivante : « Des femmes de mon village pionnières de *nnuba* ». Aucune précision ne suit

---

<sup>1</sup> La copie qui nous a été remise en version originale n'est pas sous-titrée.

cette affirmation. De quand date cette pratique dont les villageoises seraient pionnières ? Est-ce une pratique saisonnière ? Combien de temps dure-t-elle ?

Si en amont, le synopsis – présenté comme « résumé » – évoque un toponyme, « Bouzeguene », on découvre, en aval, l'évocation du village « Aït Ferrache » (le sien) que la réalisatrice remercie sans toutefois préciser la relation entre l'un et l'autre lieu, ce qui crée une ambiguïté. *Nnuba*, qui est censé faire découvrir une activité féminine à un public néophyte ou étranger à la Kabylie, génère un sentiment de frustration. Les scènes sont juxtaposées sans que démonstration soit faite d'une relation les unissant au thème. En outre, à l'exception de la séquence de fauchage où l'on aperçoit furtivement (à trois brefs moments) un homme avec une faux, la gente masculine semble (quasi-)inexistante, même dans les tâches auxquelles elle s'adonne partout en Kabylie : le ramassage/pressage des olives et le volontariat (exclusivement masculin) relatif au débroussaillage saisonnier du cimetière villageois. Voir la gente féminine s'appliquer avec tant d'abnégation à ces diverses tâches pourrait laisser penser que ces femmes (ou les femmes kabyles en général) sont corvéables à merci.

Enfin, un dernier point. Un plus grand soin aurait pu être apporté à l'aspect para-documentaire : le synopsis qui manque de clarté et de précision et la « bio » qui ne rappelle pas qu'il s'agit bien de la biographie de la réalisatrice. Eu égard à toutes ces remarques, ce documentaire donne à voir une première réalisation d'une amatrice dont il révèle sans aucun doute le baptême. En effet, Sonia At Qasi-Kessi fait partie des sept candidates (sur 50) retenues par l'atelier (exclusivement féminin) de création de films documentaires qui s'est tenu à Timimoun (1200 km au Sud-Ouest de la capitale) et à Alger de novembre 2017 à mai 2019, à l'initiative de Habiba Djahnine, dans le cadre du Collectif « Cinéma et Mémoire & Kaïna Cinéma ». Finalement, ce film reste superficiel avec un objectif peu identifiable dans lequel la réalisatrice a choisi d'accorder davantage d'importance aux éléments visuels et à la poésie qu'au contenu. *Nnuba* a été réalisé résolument dans un contexte d'apprentissage. Espérons que le prochain documentaire (en cours) bénéficiera davantage de rigueur.

**Farida Aït Ferroukh**  
**INALCO, Paris, France**